

L'INTERNALISATION DE LA MORALE

Introduction au thème

Depuis l'Antiquité, l'être humain s'est intéressé à la construction d'une morale qui puisse orienter son comportement. Les religions comme les philosophes ou les intellectuels ont abordé ce thème de diverses manières, depuis l'analyse des fondements de l'Ethique en passant par l'étude des normes morales du comportement humain individuel et social jusqu'aux plus récents développements de l'Axiologie et de la Déontologie. On peut trouver une expérience et une littérature très riche se référant à ce thème, et qui se situe à des degrés divers de profondeur et de spécialisation.

Il est certain que l'analyse exhaustive d'une telle diversité aurait son intérêt. Mais l'objectif de ce travail est d'analyser le processus par lequel passe une norme ou un principe moral pour parvenir à s'internaliser et influencer ensuite de manière effective la conduite humaine. En effet, même les préceptes les plus sages peuvent rester lettre morte pour ceux qui, depuis leur état intérieur, ne les comprennent pas, ne les partagent pas, s'en désintéressent ou ne peuvent tout simplement les incorporer dans leur conduite quotidienne.

Pour effectuer cette analyse, nous sommes partis des postulats suivants :

1. L'intentionnalité de l'être humain permet à celui-ci d'opérer sur son milieu et sur lui-même ;
2. La perception que l'on a du milieu sur lequel on a de l'influence et qui nous influence est une perception dynamique dans laquelle interviennent des stimuli externes et des structures de mémoire. La "réalité" est variable pour chaque personne comme l'est le filtre du monde intérieur. Or, comme ce monde intérieur est également variable et dynamique, de nouvelles structurations de mémoire peuvent aussi transformer la vision de la réalité externe et interne, vision qui, à son tour, peut modifier le monde des objets. Dans certaines conditions, le contact avec des espaces plus profonds est possible. Ce contact peut ensuite agir sur les structures de mémoire lesquelles constituent également un facteur de changement de la vision de la réalité. Donc, la relation morale que chaque personne entretiendra avec elle-même et avec son milieu aura sûrement à voir avec cette structuration interne qu'elle fait de la réalité.

Même si les distinctions entre ce qui est éthique et ce qui est moral, entre l'éthique formelle et l'éthique matérielle, entre la norme morale et le sentiment moral, entre « morale » et « moralité » sont très utiles - nous le savons - nous essaierons d'étudier le thème comme une intégralité englobant divers points de vue et niveaux. Il sera toutefois nécessaire de comprendre cette intégralité comme une dynamique phénoménologique et évolutive permanente. En ce sens, les limites entre ce qui est interne et ce qui est externe, entre ce qui est objectif et ce qui est subjectif, peuvent devenir moins nettes, tout comme si elles se déplaçaient sur le ruban de Moebius.

Diverses opinions concernant la morale

Cette esquisse ne prétend être ni exhaustive ni rigoureuse. Elle cherche seulement à nous situer dans le thème en donnant un contexte à la question centrale de ce travail.

De manière générale, nous pouvons dire que, tout au long de l'histoire, le thème de la morale a été abordé sur la base de différents paramètres, comme par exemple, celui de ce qu'est le "bien" ou

ce qu'est le "mal", mais aussi à partir de différents types de "jugements" du comportement humain. Ce qui est bien ou ce qui est mal peut en effet l'être au regard de "Dieu" ou de la justice humaine ; en rapport avec le social ou avec sa "propre conscience" ; ou encore de toutes ces options diversement combinées.

Traditionnellement, les religions ont transmis leurs normes morales comme des "commandements divins" ou comme des recommandations de vie. Dans certaines cas, c'est sur la base de principes simples qu'elles ont développé toute une série de préceptes pour le plan quotidien dont beaucoup ne sont uniquement compréhensibles que dans leur contexte historico social et non depuis le regard moderne. Dans les religions occidentales, nous trouvons généralement une grande variété de préceptes moraux et de style de vie. Les célèbres dix commandements transmis par Moïse sont devenus les 613 commandements du Pentateuque du judaïsme. Le Coran est tout aussi exhaustif dans ses préceptes moraux. Le christianisme, dans "le sermon de la montagne", édicte aux croyants une série de principes qui ont ensuite connu des variations et des interprétations. En Orient, la Mahabharata des Hindous énonce des règles morales pour la vie quotidienne et, dans les sermons du Bouddha, on trouve des recommandations pour cheminer sur le sentier de la "rectitude".

Très souvent, les normes morales des diverses religions ont également été intégrées aux lois de la justice humaine de sorte que la violation de certains préceptes entraîne non seulement le châtement divin mais aussi tout le poids de la justice terrestre avec évidemment la condamnation sociale conséquente.

Certains philosophes ont abordé le thème de la morale non pas depuis l'optique normative des conduites mais par la recherche de fondements éthiques sur lesquels s'appuyer pour affirmer ce qui est bien et ce qui est mal.

Aristote recherchait les vertus dans l'équilibre, c'est à dire dans l'expression raisonnée de certaines émotions qui animent les comportements, ainsi que dans le bonheur qu'apporte la conduite vertueuse. Il trouvait là la raison d'être de cette morale.

Dans *La République* de Platon (cf. les dialogues entre Socrate, Tasimac et Adimante), la morale est fondée par le raisonnement, la fonction sociale et la convenance de l'action juste : "jamais l'injustice n'est plus avantageuse que la justice".

Dans son *Traité de la nature humaine*, David Hume affirme que les distinctions morales ne peuvent découler de la raison. En effet, la raison peut trouver les faits moraux mais ne peut les produire car les distinctions morales dérivent du sentiment moral. Le sentiment moral dépend à son tour de la nature du plaisir ou de la douleur qui, combinée avec la "sympathie" ou l'identification aux autres, fait que les réactions et les valorisations des autres nous importent. Et c'est ainsi que se façonne la conduite morale.

Pour sa part, Kant écarte la possibilité de déduire une morale empirique et la fonde sur la raison a priori, raison grâce à laquelle on peut se mettre en syntonie avec les lois qui régissent la nature. Pour des raisons pratiques, il assigne une valeur à la volonté laquelle se superpose aux inclinations subjectives et se soumet à l'impératif d'une morale de portée universelle.

Le philosophe contemporain Habermas retient l'universalisme de la morale de Kant mais propose une connexion nécessaire avec les théories empiriques, alors que les partisans du Constructivisme Moral - sans écarter la fonction référentielle des principes philosophiques et sans prendre le risque de tomber dans le relativisme moral - proposent de contextualiser les préceptes et principes dynamiques des sociétés, cherchant ainsi la construction d'une axiologie empirique.

Quant à Nietzsche, il propose de confronter à nouveau, avec profondeur et audace, les conceptions enracinées du bien et du mal. Dans *La Généalogie de la morale*, il démolit la morale judéo-chrétienne, croyant trouver en elle un tréfonds de ressentiment, de bassesse, de médiocrité, de l'impuissance et de la soumission déguisées en vertus apparentes telles que l'humilité, la compassion et la bonté. Dans cette morale, Nietzsche trouve chez le coupable et le pusillanime une sorte de

maladie sociale qui empêche l'être humain d'atteindre sa pleine magnificence et de développer sa véritable potentialité. En même temps, il revendique les véritables et hautes valeurs morales issues d'une forme de "noblesse" d'êtres puissants et supérieurs.

En revanche, les existentialistes nient la préexistence d'un sentiment moral aligné sur une morale supérieure (Dieu), mais considèrent plutôt que l'être humain, en situation de vivre, essaie de donner les réponses les plus adéquates. Son critère moral est alors surtout relatif et situationnel.

Il est certain que les exemples mentionnés sont totalement insuffisants et que ce panorama, sommaire et superficiel, pourrait être complété, si on le voulait. Mais celui-ci est peut être suffisant pour extraire quelques idées de base utiles à l'intérêt de ce travail.

Qui définit la morale?

Dans les religions, on suppose que la définition de ce qui est moral ou immoral est déterminée par Dieu. Mais cet ordre ne peut être accepté inconditionnellement que par les croyants qui – bien qu'ils n'aient jamais vu Dieu et, encore moins entendu énoncer de tels ordres - ont vu et entendu ses représentants sur terre (prêtres, moines, etc.). On suppose que ces représentants doivent à leur tour transmettre fidèlement les enseignements de quelques prophètes, illuminés ou messies. C'est ainsi que la majorité des croyants visualise l'origine des normes morales qui leur sont enseignées dès l'enfance, au-delà de quoi nous ne pouvons analyser de quelle façon de telles normes ont été conçues.

Quelle que soit l'origine d'une norme morale religieuse, on peut penser que sa caractéristique devrait être la cohérence et son ressenti qui, résonnant avec celui des fidèles, permettrait à ceux-ci de se l'approprier. Si tel est le cas, la possibilité de compréhension de la norme morale est postérieure à sa transmission dogmatique, et donc conditionnée au préalable à l'impérative soumission divine. C'est-à-dire que la norme est un commandement de Dieu et, qu'à ce titre, elle est indiscutable et doit être acceptée à la lettre. C'est comme un aliment que tout le monde devrait ingérer au-delà de la capacité de mastication de chaque personne.

Seuls quelques-uns retiennent cette norme en bouche, se limitant à la répéter comme des perroquets, tandis que d'autres l'avalent sans pour autant la digérer. Mais tous semblent obéir à Dieu car cette obéissance et la peur du châtement divin sont intrinsèques à la morale du dogme.

D'autres fois, ce sont les penseurs et les philosophes qui tentent de définir le comportement moral. En principe, il est clair qu'ils ne prétendent pas le faire en imposant un dogme mais plutôt par l'analyse rationnelle de la conduite humaine, que ce soit en relation avec soi-même, avec l'environnement social ou en résonance avec certaines lois universelles. Dans ce cas, c'est la plus ou moins grande solidité de leurs fondements qui validera la définition de la morale à laquelle ils arrivent. La prétention de parvenir à une supposée "objectivité" morale à partir de la subjectivité du penseur n'en restera pas moins un paradoxe. Il se pourrait ainsi, comme le propose Kant, que la raison nous amène à comprendre les lois universelles du comportement et que la plus grande profondeur de la pensée nous rapproche chaque fois plus du concept de Dieu comme "bien suprême" surgissant de la raison a priori. Mais il est clair que cette rationalisation où chacun cherche à rendre ses intuitions morales objectives ouvre toute une gamme de subjectivités dont chacun peut s'attribuer légitimement la vérité objective. De là au désir subjectif d'essayer d'imposer "la morale objective", il peut n'y avoir qu'un pas. Et le problème quand on tente d'imposer une morale ne se situe pas uniquement dans l'autoritarisme en soi ou dans la non validité de cette morale ; le problème vient du fait que les gens rejettent de manière généralisée toutes formes d'injonction morale de sorte qu'ils finissent même parfois par rejeter toute conception de morale en elle-même. C'est comme si quelqu'un voulait nous obliger ou nous influencer à avaler un aliment dont nous aurions peut être vraiment besoin. En nous rebellant contre l'obligation, il est probable que nous nous révoltions

également contre l'aliment qui, s'il était absorbé de notre propre initiative, nous serait alors fort profitable.

Un autre point de vue dit que la morale se construit dans la socialisation; ce point de vue part de l'idée d'une nature humaine qui serait dotée d'un sens moral lequel s'éduquerait et se régulerait en fonction de nécessités d'un équilibre dynamique avec l'entourage social. Dans ce cas, les critères moraux sont plus ou moins homogènes, définis à partir du consensus social le plus ample pour permettre à chacun de pouvoir fonctionner harmonieusement avec l'ensemble, en suivant les mêmes règles de conduite. Dans d'autres cas, on trouvera des adéquations plus subjectives où le comportement moral est défini par chacun selon "la voix de sa conscience" ou selon le réflexe pavlovien face à la récompense ou au châtement de son entourage immédiat. Dans cette alternative où la construction morale est empirique, on observe que certaines personnes peuvent se référer à d'autres personnes qu'elles ont comme modèle. Leurs conduites peuvent être ou non valables non sur la base de la pondération de leur valeur intrinsèque mais en fonction du pouvoir référentiel de ceux qui, pour certaines raisons, se sont convertis en exemple à suivre. Avec cette forme de construction morale, il est clair qu'il existe une grande marge pour les relativismes et les subjectivités ; et cela rend difficile la définition de paradigmes capables d'orienter la conduite.

Pourquoi respecter un précepte moral?

Tout d'abord, nous devrions préciser à quoi nous nous référons lorsque nous parlons de suivre des préceptes moraux déterminés. Est-ce les actions externes supposées devoir être réalisées par quelqu'un qui se conduit en conformité avec la morale, ou est-ce l'intime conviction qui doit être l'attitude correcte? Car bien sûr, nous trouverons souvent une action externe qui ne coïncide pas avec une réelle conduite morale interne. Et dans ce cas, les réponses peuvent être très variées. Pour Kant par exemple, la plus grande valeur morale prend précisément racine dans la capacité et la force de la volonté d'agir contre sa propre tendance (ou désir), en se sacrifiant pour accomplir une règle morale. Autrement dit, si une bonne action est trop facile, elle n'a pas la valeur du sacrifice moral car elle peut être réalisée par pure convenance ou par devoir, que ce soit par peur de la loi, de dieu ou de la condamnation sociale qui conditionne souvent la conduite. De nombreuses fois, la peur sociale peut faire confondre la bonté avec la "conduite irréprochable" qui, selon les codes sociaux installés, peut se convertir en la bonté pusillanime à laquelle se réfère Nietzsche.

Nous pouvons donc dire que l'action morale surgit soit à partir de la pression externe soit à partir de la conviction interne, dès lors que cette dernière ne coïncide pas avec un penchant ou une prédisposition à cette action morale. Car en effet, comme il est dit dans *Ethique existentielle* : « Il n'y a de morale que lorsqu'il y a un problème à résoudre ». C'est-à-dire que l'action morale surgit comme un choix devant un dilemme entre plusieurs options. Cette liberté ne se trouve pas dans la nature humaine mais dans son intentionnalité.

Toutefois, il n'est pas si facile de distinguer si la décision interne d'agir conformément à la morale correspond à une liberté, à un libre choix ou répond à une autocensure générée par la pression externe à suivre des comportements déterminés. Il est fort possible que des "jugements" s'installent dans la structure de mémoire qu'ils s'agissent de dieux, de référents ou de ses propres convictions formalisées ou converties en dogme, et que ces "jugements internes" conditionnent le choix de conduite.

Par exemple, si une personne souhaite agir d'une certaine façon - par tendance compulsive ou naturelle et sans que ne s'oppose une proposition morale interne - mais qu'elle agit finalement d'une autre façon en raison de la morale sociale ou religieuse qui s'impose à elle, il est clair qu'elle suit les préceptes moraux par pression externe ou par convenance. Mais si une personne choisit un mode

d'action ajusté à une morale déterminée sous la pression de ses juges internes, nous ne pouvons pas, là non plus, parler de liberté ni d'acte moral complet.

On peut penser qu'il suffit de suivre les préceptes moraux par convenance, par peur ou par autocensure pour qu'une société fonctionne en harmonie. Mais il subsiste alors un unique problème : celui de la manière dont chacun atteint la cohérence interne entre son comportement externe et son registre interne. L'échec de la morale externe est donc évident non seulement parce que celle-ci se convertit en facteur de contradiction interne mais aussi en facteur de contradiction sociale croissante. Cela devrait alerter ceux qui pensent ainsi.

La morale pour soi et la morale pour les autres

On peut penser que si tous les êtres humains agissaient de leur propre initiative en accord avec une morale objective et universelle, ni la pression sociale, ni même la justice ne seraient nécessaires : les lois, en général, contiendraient les situations dans lesquelles la morale est violée puis configureraient un délit en fonction de la gravité des conséquences. Mais comme nous ne vivons pas dans un monde idéal, la pression sociale et la justice semblent nécessaires. Dans ce moment historique, il apparaît évident que ni la pression sociale ni la justice ne parviennent à contenir la perte croissante des valeurs morales et les actions conséquentes qui en découlent.

Il est probable que l'exigence d'un comportement moral partant de la société vers chacun des individus s'est transformée en une exigence formelle et "chosifiante" où le comportement n'est validé comme moral que s'il signifie un bénéfice pour les autres et non pour celui qui agit moralement. A cela, il faut ajouter que de nombreux préceptes moraux - transmis culturellement de génération en génération par la simple répétition mécanique d'habitudes venues d'une autre époque - sont devenus aujourd'hui totalement anachroniques et incompréhensibles.

Toute cette externalisation de la morale entraîne des problèmes dans le comportement interne des gens. La chosification et l'hypocrisie sociale détériorent les références dans le monde des relations, et ceci produit une relativisation du système de valeurs individuelles dans une société qui, de fait, ne "mérite plus le respect". Si à cela s'ajoute le choc grandissant entre le dogmatisme moral des religions et le rationalisme et nihilisme, le relativisme moral augmente.

Il est évident que la "morale pour les autres", la morale externe, a échoué non seulement du fait de la "mort de dieu" déjà annoncée par Nietzsche mais aussi par le "suicide" du rationalisme qui est tombé dans la dogmatisation de son propre raisonnement.

Cependant, la possibilité d'une morale "pour soi", et seulement pour soi, proposée à partir de l'hypothèse d'une souveraineté existentielle absolue de l'individu qui, seul, est en relation morale avec sa propre existence et avec son propre destin, ne semble pas non plus être la réponse adéquate à la crise morale. La cruauté, la méchanceté et l'indifférence sont des alternatives qui pourraient apparaître comme des options morales valables ; un faux chemin qui anéantirait l'autre et servirait à auto affirmer sa propre liberté. Une telle auto affirmation qui nierait le monde n'affirmerait pas sa propre existence mais une *construction (conformation)* illusoire proche de la mégalomanie.

Nous parlons donc de la nécessité d'une morale qui comprend la structure dynamique de l'être se réalisant dans le monde, et non d'une morale de l'être réalisé pour le monde ou sans le monde.

Nous savons que l'image que l'on a de soi comme celle que l'on a du monde se configure à l'intérieur de chacun par la structuration que l'on fait dans la mémoire. Par conséquent la morale, en tant que représentation, se configure toujours intérieurement - et bien qu'une telle représentation se réactualise en permanence via les sens en contact avec le monde ou par la réélaboration de souvenirs par l'imagination (cf. les trois voies de l'expérience - Psychologie II), nous disons que l'Expérience au sens ample, est ce qui permet à l'être humain d'internaliser une morale qui comprenne le "pour

soi“ et le “pour les autres“. Et lorsque nous parlons d’une expérience, nous ne parlons pas d’un empirisme positiviste mais d’une expérience structurée entre internes et externes.

L’internalisation de la morale externe

Selon ce qui est dit précédemment, nous pouvons observer la façon dont la morale externe a pu s’internaliser. Dans le cas de certaines religions, il y a eu, de génération en génération, la transmission culturelle dogmatique de l’existence d’un dieu omnipotent, voyant tout et jugeant tout en accord avec sa morale suprême ; cette transmission a installé dans la mémoire des fidèles l’image référentielle d’un Dieu au-dessus de tout.

Cette image était souvent chargée de la crainte du châtement divin et du sentiment de culpabilité. Dans leurs pensées quotidiennes, les gens ajoutaient dans leur scénario mental, outre tous les interlocuteurs de leurs divagations, la présence récurrente d’un Juge qui, tel un “Grand Frère“, les observait, les guidait et allait jusqu’à leur faire des recommandations. Ce fut une formule assez infantile mais suffisamment efficace pour obtenir une morale internalisée et des actions en conséquence. Il est clair que ce dieu co-présent pouvait être plus ou moins modelé en fonction de l’astuce dont le croyant faisait preuve pour gagner sa confiance lors de ses dialogues internes avec lui, et le rendre plus ou moins indulgent quant à certains petits “pêchés“. C’est pour cette raison qu’il a été nécessaire d’ajouter un environnement social formellement exigeant : celui-ci a établi des normes morales pour que chacun fasse attention à ne pas les violer. Les regards réprobateurs de cet entourage quotidien s’incorporaient dans la mémoire avec suffisamment de charge négative pour permettre de lâcher du lest à l’extérieur car une forme de censure préventive agissait ensuite contre n’importe quelle inclinaison future ou faux pas. Et ne parlons pas de la terreur qu’inspirait, à certaines époques, le châtement corporel, institutionnel, social ou familial face aux violations de la morale ou des coutumes.

C’est peut être avec moins de violence physique mais non moins de violence psychologique que l’on punit aujourd’hui ceux qui ne respectent pas les codes moraux de la société, qu’il s’agisse de résidus de préceptes religieux ou de nouveaux préceptes du “système de la société moderne“. Cependant, la diminution du pouvoir référentiel de certaines religions ainsi que la mobilité et la multiplicité de l’information de la société actuelle ont énormément diversifié de tels codes moraux, intégrant de plus l’antimorale comme un nouveau code moral dans certains milieux sociaux. Les personnes, surtout dans les grandes villes, ne sont plus continuellement prisonnières de leur milieu immédiat auquel elles doivent rendre des comptes, (peut être est-ce pour cela que, dans les villages plus petits, les gens sont plus conservateurs : la peur de la sanction sociale exerce plus de pression). De nombreuses personnes ne croient déjà plus en un dieu infantile et omniprésent qui les surveillerait en permanence. Dans de nombreuses sociétés, elles vont même jusqu’à défier tout ce qui est considéré comme les vieilles valeurs de l’hypocrisie mais sans pour autant se proposer d’en intégrer d’autres pour les remplacer.

Cependant, même en l’absence de morale, le mécanisme consistant à mettre le centre de gravité hors de soi continue d’agir. L’attitude irrévérencieuse de certains se manifeste dans le seul but d’attirer l’attention des partisans de cette sorte de nouvelle morale externe qui proclame l’irrévérence. Elle est valorisée par d’autres qui l’internalisent dans leur structure de mémoire comme de nouveaux juges. Dans certains cas, l’attitude violente n’est pas une réaction compulsive, mais répond à un système de valorisation où ce qui entre en jeu est la virilité ou bien la démonstration d’audace devant un spectateur externe surpris ou devant “un auditoire interne“ valorisé qui apprécie cette conduite. Nous pourrions continuer avec d’autres exemples, nous rencontrerions toujours un juge, un admirateur ou un public réel ou imaginaire avalisant ce sens moral particulier auquel on adhère et qui, en même temps, châtie ce qui est considéré comme transgression (du point de vue

particulier de cette morale). Ainsi se configurent des codes de comportement par “tribu sociale“, codes qui font partie de la désintégration sociale. Il est clair que les tribus ont aussi des problèmes internes car - comme l’expliquait déjà Socrate dans *la République* de Platon : « qui œuvre avec injustice, sème la haine et la division et ne peut se maintenir uni ».

Les appuis externes d’une morale interne

Tout semble indiquer que, dans une société moderne diversifiée et changeante où l’intercommunication est chaque fois plus grande, il est très difficile de trouver des paradigmes universels de comportement moral. Nous ne nous référons pas à un accord majoritaire formel avec des valeurs morales énoncées, mais surtout à la possibilité que de telles valeurs, une fois énoncées, s’internalisent et orientent la conduite humaine. Dès lors, les secteurs ultraconservateurs (rétrogrades serait le terme plus adéquat) ne manqueront pas, qui prétendront vouloir implanter l’empire de la morale universelle en l’imposant par la force de la répression, de la censure, de l’obscurantisme, de la manipulation de l’éducation et de la perte de liberté. Cependant, l’Humanité ne rejettera pas seulement cette fausse morale du fait de ses méthodes autoritaires mais également à cause de sa profonde contradiction et hypocrisie. Il suffit d’observer comment dans ces secteurs “moralistes“ de tous types abondent précisément les intolérants, les discriminateurs, les belliqueux, les fondamentalistes, ceux qui abusent des mineurs et toutes sortes de déments. De toutes façons, il faut considérer que le laxisme moral de cette époque pourrait produire de la confusion chez beaucoup de gens qui, ayant besoin de références fortes et claires, recherchent dans le passé des solutions pour le futur.

Kant pensait que le véritable sens éthique ne pouvait être conditionné par la poursuite d’un objectif comme le bonheur ou l’approbation externe. Cependant, le concept de bonheur et d’approbation externe peut être très variable. Epicure reniait les peurs (peur de la mort, de Dieu, du futur), et ne pouvait concevoir une morale fondée sur la peur, mais plutôt sur le bonheur et le plaisir. Mais dans ce cas là aussi, nous pouvons dire que le concept de bonheur et de plaisir (compris comme bien-être et non comme vice) peut être aussi changeant que l’est l’être humain.

Que signifie se sentir bien? Peut-être se saouler et perdre toutes ses inhibitions? Peut-être lâcher la bride aux compulsions et aux passions, même si cela porte préjudice aux autres? Ou encore trouver un refuge pour celui qui se trouve en détresse?...ou, dans d’autres fois, abandonner le refuge pour la lassitude de la routine. Parfois, se sentir bien est se sentir sûr, et protéger tout ce que l’on a...; d’autres fois, c’est sentir la satisfaction de dépasser cette peur. Parfois, se sentir bien peut signifier jouir individuellement d’un bénéfice...et ce peut être la joie de le partager avec d’autres. Il y en a qui disent jouir de la vengeance et d’autres qui se réjouissent de la réconciliation.

La Règle d’Or

Le principe de “Traiter les autres comme on voudrait être traité“ est sans doute la norme morale la *plus élevée que peut se proposer l’être humain, et ce n’est pas en vain qu’elle est proposée par de nombreuses religions*. Son propre énoncé ne devrait laisser place à aucun doute, même s’il me manquera jamais d’amis dont la sophistication intellectuelle pourra questionner sa formulation, arguant que celle-ci peut permettre à chacun de projeter sur les autres sa propre objectivité sur ce qu’est “traiter bien les autres“. Ce relativisme n’est autre que la conséquence de l’interprétation exclusivement formelle du principe à l’instar peut-être de sa tentative formelle d’application.

Nous pouvons dire que ce principe contient à la fois la morale pour soi et la morale pour les autres, incluant en un même acte l’humanisation de soi et l’humanisation des autres.

Lorsque quelqu'un se soumet par peur ou autocensure à la morale externe et, bien que son action externe semble être apparemment bonne pour les autres, une telle externalisation de cet acte opprime l'acteur qui se chosifie et s'annihile en tant qu'être, étant le reflet de ce qui est externe. Simultanément, il chosifie et déshumanise les autres et, dans cette relation, il devient le seul cerbère de sa propre prison morale externe.

Quant à celui qui, au nom de sa propre "liberté" et pétri dans son individualisme égoïste, maltraite les autres dans l'auto-affirmation de ses propres compulsions individuelles ou est indifférent à la maltraitance des autres, les chosifie et les déshumanise comme s'ils étaient de simples prothèses de sa volonté, celui-ci se déshumanise lui-même en s'affirmant dans sa nature darwinienne et non dans son intentionnalité humaine.

Il est donc clair que l'application de ce principe requiert une constante interaction entre le contact avec l'humain en soi et l'humain de l'autre. Il est donc nécessaire que je porte attention à mon intérieur et que je fasse attention à l'autre. Cette attention permet une réactualisation permanente entre la structure de mémoire de l'image de moi-même et l'image de l'autre qui, bien sûr, n'est pas neutres mais comportent des charges émotionnelles.

Cette idée de "se mettre à la place de l'autre" n'est pas possible littéralement : je ne peux en effet, "registrer" ce que l'autre "registre". Je peux toutefois le capter à travers des indicateurs parfois évidents, (ou parfois plus subtils), dans la mesure où je suis attentif à l'autre et non pas lorsque je suis absorbé par mes compulsions, même si je dois également faire attention à mon intérieur. De cette façon, je me représente être à la place de l'autre et ainsi, je peux me connecter avec une sensibilité que je peux reconnaître également chez l'autre – même si elle m'est propre, et c'est pour cela que je peux la sentir. Cette coïncidence me met en syntonie avec l'humain qui est dans chacun des deux. Cette syntonie avec l'humain qui nous est commun est ce qui me permet de trouver, pour chaque situation, le moyen d'agir en accord avec ce principe. Cette syntonie est celle qui me permet de traiter l'autre comme je voudrais être traité ; ce n'est pas un manuel d'instruction. Cette syntonie m'humanise et humanise l'autre car tout se passe à l'intérieur de moi, même s'il y a ensuite des conséquences à l'extérieur, par des actions et des gestes.

On pourra argumenter que ce "registre" que j'ai de l'humanité de l'autre devient une partie de mes représentations ; qu'il ne s'agit finalement que d'une réélaboration interne qui se fait dans ma mémoire et qui compte sur de nouvelles données sensorielles qui la réactualisent, mais qu'il n'en reste pas moins une vision illusoire de la réalité. Il est vrai que depuis une vision solipsiste, elle est tout aussi illusoire que les autres. Mais la clé réside dans l'intentionnalité que je dois mettre pour pouvoir observer mon intériorité (car je cherche les "registres" de cohérence et d'unité), et qui me permet de me situer dans d'autres espaces internes depuis lesquels mon observation de l'autre devient plus subtile et plus sensible. Cette recherche de cohérence interne n'est compatible qu'avec la vision "humanisatrice" que je pose sur l'autre et avec le traitement qui lui correspond. C'est-à-dire que, dans ce mode de relation avec le monde, le niveau s'élève et je m'approche alors d'une expérience plus structurelle de ce qu'est l'intérieur et de ce qu'est l'extérieur ; une conception plus phénoménologique si l'on veut.

Si l'exercice de "se mettre à la place de l'autre", si cette tentative de "sentir ce qu'il sent" n'est pas faite depuis la double intention interne et externe mais depuis une méditation sur les représentations internes, elle pourrait finir en des conduites assez *désajustées*. C'est le cas de ces obsédés qui croient voir dans les autres des significations qu'ils projettent depuis leur intérieur. Pour cette raison, il est important que le véritable moteur de tout cela soit la recherche de cette cohérence interne, de cette unité qui se construit dans la relation dynamique avec le monde.

Le thème est : comment peut-on mettre en marche cette intention à travers une proposition morale? Il est probable que ceux qui cherchent l'unité interne et qui s'y dédient arrivent à se syntoniser avec la Règle d'Or même s'ils n'en ont jamais entendu parler. Tout au contraire, il se peut

que ceux qui en ont entendu parler, et la considèrent comme appropriée, ne l'internalisent pas suffisamment pour ressentir la nécessité interne de l'appliquer en tant qu'acte d'unité.

De l'externalité à l'intériorité et vice versa.

Précédemment, nous avons parlé des préceptes de certaines religions qui se référaient, dans de nombreux cas, à avoir une conduite correcte dans des situations domestiques spécifiques. Beaucoup d'entre ces préceptes ne sont uniquement compréhensibles que dans leur contexte historique car de nombreux avertissements paraîtraient de nos jours et dans notre culture actuelle immoraux.

“Ce qui doit se faire“ ou “ce qu'il convient de faire“ - et qui concerne des questions très concrètes - a la vertu de mettre la personne en situation, et ce indépendamment du fait qu'il s'agit d'injonctions ou d'aimables recommandations. C'est-à-dire qu'on ne propose pas seulement une morale en général, mais un exemple très concret, expérimentable et qui, dans de nombreux cas, peut être quotidien. Même si ces normes et recommandations spécifiques peuvent être comprises de manière formelle ou externe, elles auront toutefois un lien avec l'expérience interne en ce qu'elles sont à portée de main pour le quotidien.

Lorsque l'on dit à une personne : “il faut être gentil et céder sa place aux handicapés“ celle-ci peut le comprendre comme un ordre externe, propre à un code social de l'époque et dont l'accomplissement s'effectue par pression sociale ou par jugement interne, et donc par morale externe. Cependant, il se peut que cette personne, en situation concrète, commence à avoir des “registres“ de sa résistance à accomplir cet ordre externe et observe que c'est par *inertie* pour son confort physique qu'elle refuse de percevoir la nécessité de l'autre. Ce faisant, elle pourrait enfin se rendre compte que l'autre personne a besoin de ce geste. Ainsi, pourrait-elle “faire sien“ ce code de conduite et l'internaliser sans le considérer comme un gêne issue de la pression sociale.

Cet exemple est très simple, mais il permet de comprendre comment un code moral, même interprété formellement mais appliqué à des situations très concrètes, peut faciliter une mise en situation qui permette ensuite d'en internaliser le sens réel.

Nous voulons dire qu'un principe moral très général mais qui opère dans diverses situations concrètes de la vie quotidienne peut parfois faciliter la syntonie avec des registres, lesquels entraînent l'internalisation de ce principe. Peut-être qu'une liste de recommandations ou d'exemples pour la conduite quotidienne suffirait-elle? Mais il faudrait que la forme soit adéquate pour éviter les anticorps de l'injonction et du dogme. Peut-être est-il suffisant de mettre à portée de main certains codes que chacun utiliserait en situation et par nécessité. Ces codes seraient évidemment destinés à des situations concrètes que nous aurions expérimentées au moins une fois.

La prédisposition à l'action morale

Il existe des personnes qui internalisent certains codes moraux en fonction de leur échelle de valeurs particulières, mais uniquement pour le seul entourage social qui mérite leur estime. C'est-à-dire qu'ils peuvent être solidaires, loyaux, respectueux et aimables mais uniquement avec ceux qui méritent leur *considération*. Certains le font avec leur “tribu sociale“, d'autres avec des personnes qui ont certaines caractéristiques et d'autres encore selon les circonstances. Par exemple, il y a des gens très violents et discriminateurs qui se comportent très bien avec les amis de leur quartier. Nous ne parlons pas des hypocrites qui font attention aux formes dans certaines enceintes et qui, dans d'autres, déchargent leur ressentiment : il s'agit là d'un autre type d'immoralité. Nous parlons de ceux qui bloquent leur sensibilité en classant dans leur mémoire certaines personnes avec une

étiquette chosifiante et déshumanisante, ces dernières ne méritant pas une conduite morale. En ce sens, leur conduite ne peut être reconnue comme morale. Nous pourrions parler d'une prédisposition à priori à la conduite morale, laquelle est conditionnée par une discrimination qui bloque cette conduite dans certaines situations.

Il n'y a pas de doute : l'application de la "Règle d'Or" n'implique pas seulement l'approfondissement du registre de l'humain de l'autre mais également son extension à tout le genre humain sans exception. Pour que l'internalisation de ce principe puisse franchir la barrière de certains préjugés et des conditionnements biographiques, et pour dépasser la tendance à l'accommodation dans la morale subjective, il doit exister une prédisposition à se "syntoniser" avec une morale qui se trouve au-dessus de ses propres tendances. En ce sens, l'existence de normes simples qui orientent la conduite externe quotidienne ne suffira pas à nous permettre de trouver les registres qui nous approchent de l'internalisation de la "Règle d'Or". Il sera alors nécessaire d'intégrer dans la coprésence quotidienne un Principe Directeur qui agisse depuis un autre plan ; un principe qui ne puisse être perverti par des débilités, des mesquineries, des faiblesses ou des compulsions et qui soit une référence à laquelle s'accrocher afin que, partant de là, la volonté d'agir moralement se fortifie

Ce Principe Directeur qu'est la "Règle d'Or", localisé dans un espace immaculé, *inexpugnable et visiblement référentiel - espace depuis lequel il peut agir au-delà des tendances -, devrait cimenter les fondations des plus grandes aspirations humaines.*

Les Fondements d'une Morale Evolutive

Dans une prochaine étape, ce travail se référant à l'internalisation de la morale devra être complété par le thème des fondements de la morale. Toutefois, nous pouvons déjà dire que les fondements de la morale devraient contenir en eux-mêmes le paradoxe de l'inamovible en mouvement. Car si l'essence de la vie est la croissance et l'évolution, il ne peut y avoir de morale qui prétende limiter la croissance ni empêcher le changement ; *de même, il ne peut pas plus y avoir de morale qui contredise cette essence qui comme telle est permanente et inamovible.*

L'évolution de l'Univers, de la Nature et de l'Humain a toujours impliqué des processus d'organisation chaque fois plus complexes. La croissance est une construction d'équilibres dynamiques entre des composants en relation ; or cette relation ne peut être établie n'importe comment.. Il y a des relations de destruction, de régression et il y a des relations de construction et évolutives. Mais chaque étape est à son tour différente ; et ce qui dans une étape a contribué à l'évolution doit être dépassé par ce qui est nouveau dans l'étape suivante pour accéder à des formes plus complexes.

Les sociétés humaines ne pourront passer à une étape de plus grande complexité évolutive sans dépasser cet individualisme caractérisé par l'enfermement sur nos propres sensations et par le blocage de la perception des autres qui nous recroqueville sur nous-mêmes. L'épuisement de cette étape humaine se registre individuellement comme non-sens et souffrance, et socialement par plus de violence. Mais cette requête est nécessaire et son dépassement tant individuel que social ne pourra être obtenu que par l'humanisation des relations à travers l'application de la " Règle d'Or".

C'est depuis le futur, depuis la nécessité évolutive de chaque être humain, depuis une aspiration qui se trouve dans l'essence de notre existence aujourd'hui asphyxiée que l'on doit convertir cette "Règle d'Or" en " Principe Directeur". C'est depuis la rébellion devant la médiocrité de ce présent sans direction et non depuis la condescendance à une morale formelle du passé.

Conclusions

En réalité, nous ne pouvons pas tirer beaucoup de conclusions de ces idées sur l'internalisation de la morale ; et nous pouvons encore moins *dire* qu'elles sont définitives. Nous essayons seulement d'ébaucher quelques contours désordonnés sur cette question, à une époque où la crise des valeurs morales contribue pour une bonne part à la croissance de la violence et de la déshumanisation du monde ; une époque dans laquelle il semble que tout discours est usé, que rien ne fonctionne et que toute proposition de solution échoue au fond du sac troué du nihilisme et de la méfiance.

Dans cette époque, quiconque essaie de proposer aux autres une issue à cette crise existentielle et sociale prend le risque d'être considéré comme un manipulateur ou un comique. Et pire encore : lorsque quelqu'un fait naïvement une telle proposition, il commence inévitablement par prononcer toujours les mêmes discours sur un ton dépassé puis finit par sentir que ce qu'il fait devient une formalité.

Aujourd'hui, nous avons peut-être plus besoin de bons exemples que de bonnes propositions. Quoiqu'il en soit, les bonnes propositions devraient être laissées là, à portée de main, comme quand on laisse une table servie sans appeler à "venir manger". Et quand quelqu'un aura faim, il commencera probablement à prendre ce qui se trouve sur la table. Dans tous les cas, plus la nourriture sera légère à digérer, mieux ce sera.

Résumé

L'objet de ce travail est d'analyser le processus par lequel une norme ou un principe moral peut parvenir à s'internaliser pour influencer efficacement la conduite humaine, en considérant que l'interrelation dynamique de l'être humain *avec lui-même* et son milieu contribue à la structuration de sa vision de la réalité, et donc du sens moral sur lequel s'établissent les relations.

Tout au long de l'histoire, les normes morales ont surgi de diverses façons. Elles prirent parfois la forme de préceptes religieux fondés sur des commandements divins. En d'autres occasions, elles furent fondées sur la philosophie d'une Ethique Universelle ou constituèrent aussi une recherche empirique d'équilibre dans les relations sociales. Quand il fut disposé à appliquer ces préceptes moraux déterminés, l'être humain s'est trouvé face au conditionnement de la peur du châtement divin ou de la sanction sociale ou encore face au reproche de sa propre conscience. Selon la proportion de ce mélange, et en fonction de chacun, différentes structurations internes du sens moral ont été produites.

La divergence entre la morale du "pour-soi" et la morale du "pour les autres", la différence entre une morale interne et une morale externe ont été maintes fois des motifs de contradiction dans la conduite humaine. Cependant, la morale externe devrait s'appuyer sur un sens moral interne inné ; et, dans certains cas, on peut voir l'utilité de recourir à un appui externe pour motiver un processus interne.

La Règle D'Or de « traiter les autres comme on voudrait être traité », contient à la fois la morale du "pour-soi" et la morale du "pour les autres", en les incluant dans un même acte humanisant. La possibilité d'internalisation de ce principe fondamental peut se fonder parfois sur des normes externes simples, applicables dans des situations quotidiennes. Elle requiert toutefois une prédisposition à l'action morale qui doit nécessairement trouver ses fondements dans les meilleures aspirations qui sont communes à tous les êtres humains.

La nécessité permanente d'évolution et de croissance intrinsèque à l'Univers et à l'Être Humain met les individus et la société en situation de trouver de nouveaux équilibres dynamiques qui parviennent à rompre avec l'individualisme, tout en dépassant les contradictions personnelles et sociales sur la base d'un nouveau sens moral.

Synthèse

L'apparente divergence entre une morale externe et une morale interne peut être résolue par l'application de la Règle d'Or. Mais la simple connaissance théorique de ce principe (ou d'autres) ne garantit pas son application. Il y a besoin d'un processus d'internalisation dans lequel l'être humain, en relation avec son milieu, va structurer sa réalité interne et externe sur un Principe Directeur co-présent qui lui permette, dans chaque situation quotidienne, de pondérer sa conduite en accord avec la morale. L'existence de préceptes simples et applicables au quotidien peut contribuer à la traduction de ce Principe Directeur dans la vie de tous les jours en même temps qu'elle propose une mise en situation qui contribue au processus d'internalisation.

Guillermo S. / 2009

Traduction mars 2013: François Giorgi.
Relecture et corrections : Sabine Rubin
Véronique De pose
Sylvie Fornasier

Bibliographie

Note de Psychologie, Silo (Editions Référence)

Ethique Existentielle, Silo (Bibliothèque digitale CEPPDV)

Traité de la Nature Humaine ; David Hume (Bibliothèque Digitale. Albacete)

Généalogie de la Morale, Friedrich Nietzsche (Bibliothèque Digitale El Aleph)

La République de Platon (Editions Hispano-Américaine -1983)

La Morale à Eudemo ; Aristote (Bibliothèque Digitale El Aleph)

Fondements de la métaphysique des coutumes ; Emmanuel Kant (Bibliothèque Digitale El Aleph)